

DOSSIER

Enseigner la problématisation en philosophie

En octobre 2006, l'ACIREPH a organisé à l'ENESAD de Dijon des Journées d'étude sur le thème : « *Enseigner la problématisation en philosophie* ». Centrale pour notre enseignement, aussi bien dans sa pratique quotidienne que pour sa définition même et la détermination de ses finalités, la question de la problématisation demandait d'être traitée en profondeur. Durant ces journées d'étude, les discussions ont suivi de multiples axes au cours de conférences, de tables rondes, de débats et d'ateliers de pratiques. Sans avoir épuisé le sujet, ces journées de travail ont sans aucun doute apporté une contribution au progrès de la réflexion sur l'enseignement de la philosophie en général et sur la problématisation en particulier, et le dossier qui suit, loin d'être exhaustif, est à la fois une forme de synthèse et un petit échantillon des échanges qui s'y sont déroulés.

- | -

Enseigner la problématisation en philosophie

Allocution d'ouverture, par Nicole Grataloup

Je voudrais d'abord exposer les raisons qui nous ont amenés à proposer des journées d'étude sur la question de la problématisation.

1. La problématisation est un lieu commun (un topos) de notre enseignement, qui concerne à la fois :

- sa définition dans les programmes : dès la troisième ligne du programme actuel on trouve ceci : « une culture n'est proprement philosophique que dans la mesure où elle se trouve constamment investie dans la position de problèmes et dans l'essai méthodique de leurs formulations et de leurs solutions possibles » (BO 19 juin 2003).

- ses formes et ses modalités, puisque nous devons traiter « les problèmes que les notions permettent de formuler »... « interroger les notions à la faveur du commentaire d'une œuvre » ou « développer le commentaire d'une œuvre à partir d'une interrogation sur une notion » ; que les notions de la première colonne désignent des « champs de problèmes », et celles de

la deuxième colonne permettent de « spécifier et de déterminer les problèmes correspondant à ces divers champs » (*ibid*).

- ce qui est exigé des élèves dans la dissertation et le commentaire de texte : « la dissertation est l'étude méthodique des diverses dimensions d'une question donnée. A partir d'une première définition de l'intérêt de cette question et de la formulation du ou des problèmes qui s'y trouvent impliqués, l'élève développe une analyse... ». Pour l'explication de texte, le programme parle de : « une compréhension de fond, portant sur le problème traité et sur l'intérêt philosophique de la position construite et assumée par l'auteur. » (*ibid*).

Donc, problématiser est quelque chose que nous devons savoir faire, et savoir apprendre aux élèves à faire. Or, le moins qu'on puisse dire est que cela ne va pas de soi, et que cela pose de multiples problèmes que j'exposerai plus loin.

S'emparer de cette question est donc pleinement conforme au rôle que l'Acireph s'est donné depuis sa création : d'interroger la pertinence, la légitimité de ce par quoi se définit notre enseignement de philosophie, et d'instaurer un espace de recherche dans lequel les professionnels que nous sommes puissent réfléchir ensemble aux finalités et aux modalités de leur métier. C'est ce que nous avons fait dans nos cinq colloques précédents, en particulier ceux qui portaient sur le rapport entre « les connaissances et la pensée » en 2002 et sur « apprendre à raisonner » en 2004, dont ces journées d'étude constituent le prolongement.

2. La deuxième raison vient d'un constat, sur lequel interviendront demain Michel Fabre et Christian Orange¹ : nous ne sommes pas les seuls à parler de problématisation. C'est devenu depuis 15-20 ans quelque chose comme un paradigme commun à toutes les disciplines scolaires et universitaires, à tous les niveaux de la scolarité, aux dispositifs de formation initiale et continue d'à peu près tous les métiers. Michel Fabre, dans un entretien avec Jean Houssaye, se demande même si ce n'est pas devenu une « tarte à la crème »... (revue *Recherche et formation* n° 48, 2005, p. 116) : c'est tout de même intrigant que ce qui est censé représenter l'alpha et l'oméga de l'enseignement philosophique puisse devenir une tarte à la crème...

Et donc, nous avons voulu aller voir ce qu'il en était du côté des autres disciplines, et du discours de la formation, pour tenter de clarifier un peu : s'il y a problématisation dans toutes les disciplines, cela recouvre-t-il la même chose ? Y a-t-il un sens spécifiquement philosophique de la problématisation ? Quand on parle de problématisation, désigne-t-on une compétence à faire acquérir aux élèves, qui serait éventuellement transversale ? Ou bien désigne-t-on un paradigme pédagogique, qui pourrait être lui aussi transversal ?

¹ Voir leurs interventions dans ce même numéro.

3. La troisième raison tient au fait que c'est une question qui a fait débat entre nous, à l'Acireph, depuis la fin du colloque « Apprendre à raisonner » - certains s'en souviennent peut-être - ; que ce débat s'est poursuivi dans Côté Philo et dans des échanges sur Listireph ; qu'il portait moins sur le « comment faire » que sur le principe même de la problématisation, et sur sa légitimité ; et qu'il était très vif ! Suffisamment pour que nous décidions que cela valait sans doute la peine d'y consacrer des journées d'étude.

Ce que je vais exposer maintenant, c'est-à-dire les problèmes que pose la problématisation, est très largement l'écho de ces débats.

Problématiser la problématisation

1. Une première interrogation porte sur le sens même du terme : que veut dire problématiser en philosophie, si on veut aller au-delà des formules vagues, comme celles dont se contentent nos instructions officielles et programmes, à savoir « l'exercice réfléchi du jugement » ou la formation d'« esprits autonomes, avertis de la complexité du réel et capables de mettre en œuvre une conscience critique du monde contemporain » (je cite là encore le texte du programme de 2003). Il semble en effet que autant on reconnaît facilement s'il y a ou non problématisation dans un discours, ou dans une copie, autant on a du mal à définir et à caractériser la démarche de problématisation.

S'agit-il d'inventer des problèmes, de les créer, comme Deleuze disait que la philosophie est une activité de création de concepts, ou d'en faire inventer par les élèves *ex nihilo* ? Mais alors est-ce que cela a un sens en terminale ?

S'agit-il de savoir identifier un problème lorsqu'on le rencontre ? Mais qu'est-ce que rencontrer un problème ? Les problèmes se posent-ils en dehors de notre capacité à les saisir comme problèmes ? Et où ? dans le réel, dans les discours, dans les livres de philosophie ?

S'agit-il de comprendre un problème et de savoir dire en quoi il consiste ? Mais comment fait-on pour comprendre un problème ? Suffit-il d'avoir deux thèses en opposition pour comprendre qu'il y a un problème et en quoi il consiste ?

S'agit-il de la compétence générale à mettre en doute ses propres « opinions », à savoir débattre, tenir compte de la position de l'autre, différente ou opposée ? Mais cette compétence est-elle spécifiquement philosophique ? Qu'est-ce qui est requis pour qu'elle le soit ?

S'agit-il d'un pur artifice, d'une rhétorique au mauvais sens du terme, qui ne serait qu'une façon habile de présenter les choses ? Je pense en particulier à certaines épreuves de concours où il s'agit de savoir disserter sur n'importe quel sujet, et où se juge plus une maîtrise rhétorique qu'une véritable démarche de questionnement. Mais alors, pouvons-nous encore défendre sa légitimité si on a l'ambition d'une démocratisation de l'enseignement de la philosophie ?

Ces essais de « définitions » sont sans doute réducteurs, la conception que chacun d'entre nous en a est sans doute au croisement de toutes ces « définitions », ou de plusieurs d'entre elles ; sans doute chacun d'entre nous pourrait-il se reconnaître davantage dans l'une que dans l'autre, les rejeter toutes et en proposer une autre, ou n'y voir que différentes formulations de la même chose, les voir comme complémentaires plutôt qu'opposées, ou l'inverse.

Il me semble en effet que ce qui est engagé dans la conception que chacun a de la problématisation, c'est à la fois ses convictions philosophiques personnelles, sa conception des finalités, y compris politiques, de son enseignement, et ses options pédagogiques, le « style » de ses pratiques. Ces trois éléments ne trouvent pas forcément toujours une cohérence entre eux ; ils peuvent entrer en tension, ou en conflit, de manière plus ou moins consciente ; ils doivent de toutes façons s'ajuster, d'une façon ou d'une autre, je veux dire d'une façon plus ou moins conflictuelle ou plus ou moins harmonieuse, aux exigences institutionnelles, celles des programmes, des instructions officielles, de l'examen, du regard des collègues qui évaluent nos élèves, voire du regard de l'Inspection. Tout cela n'est pas simple, donc, et sans doute sommes-nous tous traversés par des clivages de ce type.

La question alors serait : peut-il y avoir du commun dans tout cela ? On ne peut le savoir que si l'on y travaille, non pas pour dégager une doctrine unique, loin de là, mais pour élucider ces difficultés et essayer de construire du commun, sachant que, sur ces questions comme sur toutes les questions de métier, le dernier mot n'est jamais dit.

2. Une seconde interrogation porte sur la légitimité de cet enseignement et cette exigence de problématisation et met en jeu les finalités de l'enseignement de la philosophie. Est-ce que cela doit faire partie des compétences que l'on doit faire acquérir aux élèves ? Et si oui, pourquoi ? Quelles finalités de l'enseignement de la philosophie, et plus largement de l'école sont portées par cette exigence de problématisation ?

- Cela ne constitue-t-il pas un objectif trop ambitieux, et hors de portée des élèves de Terminale ? Auquel cas, on pourrait attribuer à cette ambition trop élevée les difficultés qu'ont beaucoup d'élèves, et le bas niveau des notes du Bac en philosophie. Une ambition élitiste, en somme, et antidémocratique.
- Faut-il alors y renoncer ? Se rabattre sur l'acquisition de connaissances et n'évaluer que leur restitution « intelligente » (reste à savoir ce qu'on entend par là). On aurait alors un paradoxe intéressant : la philosophie en viendrait à « abandonner » l'exigence de problématisation au moment même où celle-ci s'instaure comme paradigme dans les autres disciplines. Mais si tel est bien le cas dans les autres disciplines, pourquoi les élèves n'arrivent-ils pas en Terminale avec une compétence à problématiser déjà bien installée ? Où se situe le malentendu ?

- Faut-il au contraire voir dans la problématisation la condition même pour pouvoir comprendre quelque chose aux connaissances qu'on acquiert, et les articuler entre elles ? La condition pour que des connaissances fassent savoir et que des savoirs fassent culture ?
- Auquel cas, ce qui serait antidémocratique, ce serait d'y renoncer, de la réserver à l'enseignement supérieur ; faire cela, ce serait laisser jouer à plein les héritages socio-culturels qui font que certains élèves acquièrent dans leur milieu familial une capacité « spontanée » à s'interroger de façon pertinente et à reconnaître ce qu'ils apprennent comme correspondant à des problèmes qu'ils savent formuler ; et que d'autres empilent des connaissances sans jamais leur donner sens, et s'empressent de les oublier dès que le cap de l'examen ou du passage en classe supérieure est passé.
- Mais ne pas y renoncer, qu'est-ce que cela implique ? Modifier l'esprit des programmes (par exemple, formuler un programme de problèmes comme l'Acireph l'avait soutenu en 2002-2003) ? Mieux ajuster les sujets de bac au programme ? Mieux penser l'articulation des disciplines et la cohérence des parcours scolaires ? Commencer à faire de la philosophie bien avant la terminale, la penser comme une discipline qui accompagne l'apprentissage des divers savoirs tout au long de la scolarité, plutôt que de leur succéder, voire de les « couronner » en Terminale ?

3. Une troisième interrogation porte sur l'apprentissage de la problématisation. Est-ce que cela s'apprend, s'enseigne ? Et comment ? En intitulant finalement, après beaucoup de discussions, ces J.E. « Enseigner la problématisation en philosophie », nous avons aussi, au-delà d'une réflexion sur le sens et la légitimité, voulu qu'on puisse aborder ensemble ces questions.

- Est-ce que problématiser est une sorte d'intuition, un « sens du problème », qu'on a ou qu'on n'a pas, et qui donc ne s'apprend pas et ne s'enseigne pas ? Certains pourraient peut-être même dire que c'est « l'intelligence même »... Les apparences pourraient plaider en ce sens, quand on voit que certains élèves sont d'emblée, dès le premier cours, « avec nous » parce qu'ils saisissent très vite la nature du questionnement que nous leur proposons, et que d'autres restent « en dehors », perplexes parce qu'ils ne comprennent pas de quoi on parle, ni pourquoi on en parle...
- Mais si on refuse de s'en tenir aux apparences, si l'on considère qu'il n'y a rien d'inné dans cette aptitude, on pourra penser qu'elle est le plus souvent le résultat d'acquis culturels et familiaux dont il est difficile d'assigner exactement la nature, et qu'elle est, le plus souvent, socialement et culturellement discriminante. Il y a là alors quelque chose qui est de l'ordre de la prise de position, si on décide qu'on doit chercher à l'enseigner, et à l'enseigner à tous.
- Alors, comment l'enseigner ? Une hypothèse nous est proposée par le texte du programme lorsqu'il dit que « le professeur doit lui-même donner dans l'agencement de son cours l'exemple de ces diverses démarches [dont

la problématisation], exemple dont l'élève pourra s'inspirer dans les développements qu'il aura à construire... ». L'élève apprendra donc à problématiser par imitation de son professeur. Cela me paraît largement illusoire, même s'il y a sans doute toujours quelque chose de l'imitation qui se joue dans la relation pédagogique.

- Est-ce que cela s'enseigne au travers d'exercices ? De quelle nature ? Des exercices de méthodologie, qui centrent alors sur l'apprentissage de la problématisation dans la dissertation et le commentaire de texte ? Lesquels ?
- Est-ce que cela s'enseigne par une « pédagogie active », qui fonctionne par « situations-problèmes » ? Est-ce qu'il y aurait quelque chose comme une pédagogie problématisante ?
- Est-ce que cela s'enseigne par la pratique systématique du débat ou de la discussion en classe ? Est-ce que le débat est en lui-même problématisant ?
- Comment la problématisation se situe-t-elle par rapport aux autres compétences et opérations intellectuelles que nous devons enseigner aux élèves, raisonner, argumenter rationnellement, faire des analyses de notions, conceptualiser, acquérir des connaissances ?
- Quels sont les obstacles et les difficultés que rencontre l'apprentissage de la problématisation ? Tiennent-ils à des rapports à la langue et au savoir ? Tiennent-ils à des formes de pensée qui refusent la remise en question ? A la difficulté d'avoir à apprendre et à mettre à distance ce qu'on apprend, dans le même temps ?

Ce sont toutes ces questions que nous vous proposons de travailler ensemble pendant ces trois jours, avec, comme toujours à l'Acireph, l'alternance de diverses formes de travail : interventions, tables rondes, ateliers.

Nicole Grataloup